

Écrire dans l'adversité

Isabelle Boisclair

Numéro 325, automne 2019

60 ans de luttes et d'idées. 1. Une révolution fragile

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91834ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisclair, I. (2019). Écrire dans l'adversité. *Liberté*, (325), 63–65.

Écrire dans l'adversité

La présence des femmes dans la vie littéraire n'est jamais acquise.

Mais est-ce encore à elles de faire tout le boulot? Par Isabelle Boisclair

Ce que signifiera être un garçon ou une fille, un homme ou une femme, un mâle ou une femelle pourrait se révéler comme l'une des grandes surprises que nous réserve l'avenir.

— Marshall McLuhan (1969)

Ce que signifie être une femme en 2019 est bien différent de ce que cela signifiait en 1959 : la façon même dont nous concevons le genre n'est plus la même. N'est certainement pas étrangère à cela la place grandissante des femmes dans le champ littéraire. En faisant figurer des hommes et des femmes, la littérature participe à la conceptualisation du genre – et, partant, à l'imaginaire des sexes. Les personnages livresques ne sont certes que des signes, mais ils sont révélateurs des attentes comme des projections entretenues à l'égard du genre. Jumelés à d'autres signes, ils induisent, à travers le jeu complexe des valeurs qui circulent dans les œuvres, diverses façons d'être un homme ou une femme, condamnant certains modèles, en valorisant d'autres.

À cet égard, on peut soutenir que les œuvres littéraires des femmes ont contribué à transformer l'imaginaire. Je veux ici me pencher sur cette petite histoire de leur inscription dans le champ littéraire et dans le milieu du livre québécois, où l'on verra que, dans le dialogue qu'entretient la critique avec les œuvres, se fait entendre l'écho des résistances aux avancées que les femmes dessinent.

Lorsque paraît le premier numéro de *Liberté* en 1959, les femmes sont plutôt rares dans le champ littéraire, qu'il s'agisse d'autrices, d'éditrices ou de critiques... À compter des années 1960, elles se feront de plus en plus nombreuses, plus précisément à compter de 1961 (Boisclair, *Ouvrir la voie/x*, 2004). Or, pour devenir écrivaine, il faut être instruite. De fait, c'est à la fin des années 1950 que les femmes accèdent à l'éducation supérieure en plus grand nombre :

On a pris l'habitude de considérer la réforme scolaire de 1964, celle du *Rapport Parent*, comme l'origine du renouveau pour l'éducation des filles. En réalité, la révolution scolaire de 1964 ne fera que renforcer des tendances déjà bien en place. De 1954 à 1959, l'institution d'un véritable cours secondaire public marque le début de l'accession des filles à une éducation prolongée. (Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, 1982, p. 405)

Être publiée n'est cependant que la porte d'entrée du champ littéraire... Encore faut-il s'y voir reconnue. Pour rappeler le climat qui règne à cette époque et illustrer les obstacles auxquels les femmes doivent faire face, j'aime citer cette phrase de Paul Gay, qui, à l'occasion de la publication

d'*Amadou* de Louise Maheux-Forcier (1963), écrit dans *Le Droit* : « S'il faut juger une société par la femme – et la femme par la littérature – la société est bien malade. » Certes, ce jugement – ce syllogisme! – est prononcé par un bonze d'arrière-garde, en voie d'être dépassé par une nouvelle critique qui sera plus proprement littéraire que morale. Il n'empêche : cela traduit bien le contexte.

Ainsi donc, les Paul Gay et Clément Lockquell, derniers représentants d'une critique cléricale en train d'agoniser, prononcent l'anathème des Claire Martin, Marie-Claire Blais, Monique Bosco, Paule Saint-Onge et autres écrivaines qui racontent non pas le bonheur béat du *conjungo*, comme l'horizon d'attente traditionnel le dicte, mais bien la réalité – parfois insatisfaisante – des relations familiales et conjugales. On le sait, les voix du réalisme n'ont jamais eu l'heur de plaire à la critique cléricale, laquelle lui préfère une littérature qui transcende les considérations matérielles, occulte les sens et sublime l'ordinaire. Or, de 1960 à 1973, les écrits des femmes dénoncent un inconfort certain en regard de la situation des femmes. Aussi leurs écrits tombent-ils dans l'oreille de sourds. Entre cette vieille garde et la nouvelle qui se pointe et qui attend le « roman national », les critiques, majoritairement masculins, se trouvent déroutés par la parole des femmes; ils ont du mal à saisir ce qui se joue là : une révolution féministe. Celle-ci trouvera son apogée, dans le champ littéraire québécois, entre les années 1974 et 1979.

Durant ces cinq courtes années sont publiés les textes les plus radicaux du féminisme québécois, aussi bien en théâtre (*Maman travaille pas, a trop d'ouvrage*, Théâtre des cuisines, 1976; *La nef des sorcières*, collectif, 1976; *Les fées ont soif*, Denise Boucher, 1978; *Bien à moi*, Marie Savard, créée à la radio de Radio-Canada en 1969, publiée en 1979), qu'en poésie (*Pour les femmes et tous les autres*, Madeleine Gagnon, 1974; *La partie pour le tout et L'amèr ou Le chapitre effrité*, Nicole Brossard, 1975 et 1977; *Bloody Mary* et *Une voix pour Odile*, France Théoret, 1977 et 1978), en essai (*Retailles*, Denise Boucher et Madeleine Gagnon, 1977) ou en roman (*L'Eugélonne*, Louky Bersianik, 1975). Une extra-terrestre, des fées, des sorcières : des figures féminines absolument féministes étaient mises au monde, dans un grand fracas de paroles. Plus moyen de retourner en arrière – ni de faire comme si elles n'existaient pas. Mais ce déferlement, s'il est accueilli dans la joie par les unes, n'est pas applaudi par tous.

Résistance et incompréhension

« Quand des hommes lisent des textes de Femmes, ils se préparent à subir des choses sentimentales, des rêveries de

Conservez votre Liberté jusque dans vos réseaux sociaux!

Suivre Liberté sur Facebook, Twitter ou Instagram, c'est la garantie d'un fil :

- sans monocles fâchés;
- sans chroniqueurs délirants;
- sans photo de chats*.

*** On fera peut-être des exceptions pour les photos de chats.**

LIBERTÉ
art & politique

jeunes filles qui ne savent rien du monde », écrit Madeleine Ouellette-Michalska dans le numéro spécial de *Liberté* sur « La femme et l'écriture » (1976), qui fait suite à la Rencontre québécoise internationale des écrivains de 1975, parrainée par la revue. Elle fait référence à un article de Jean Basile publié dans *Le Devoir* en avril 1975, intitulé « Encore un roman rébarbatif qu'il aura fallu lire! ». Dans sa critique de *New Medea* de Monique Bosco, le critique avoue candidement : « Chaque fois que je lis le livre d'une femme, de Marie-Claire Blais à Anaïs Nin, je sens fatalement que quelque chose m'échappe. Malgré toutes mes précautions, il y a des secteurs que je ne puis pas explorer ou mal, je le sens. » Ce n'est pas le seul exemple : entre 1975 et 1980, plusieurs critiques masculins expriment leur malaise – quand ce n'est pas du mépris – et plusieurs femmes prennent la plume pour leur répondre et défendre leurs consœurs, posant ainsi un jalon menant à ce qu'on appellera d'abord une critique-femme. Ainsi en est-il d'un article de Louise Dupré au titre sans équivoque : « L'urgence d'une critique féministe » (*Le Devoir*, 1979). Sa lettre s'attaque au paternalisme condescendant du critique Robert Melançon dans son compte rendu d'un texte de France Théoret : « Que ceux qui ne comprennent pas l'écriture des femmes aient du moins la décence de se taire. Le temps est venu pour eux de céder la parole à une critique féministe qui verra dans le désir des femmes autre chose que de "la pire sentimentalité" et qui sondera la santé de l'écriture au féminin autrement que sur "une baisse progressive de tension" comme des docteurs. »

C'est ainsi que se met en place une critique qui déplace le cadre de lecture et le regard tout à la fois. Les années 1979 et 1980 sont des années décisives à cet égard : 1979 est la date de publication du premier essai de critique-femme publié au Québec, *D'elles*, de Suzanne Lamy; en septembre 1980, *Spirale* publie un numéro spécial intitulé « Les femmes et la critique ». Ce magazine accordait déjà une bonne place à la culture et à l'écriture des femmes depuis le premier numéro, paru en novembre 1979, alors que Gail Scott et France Théoret figurent au sein du conseil de rédaction. Dans les pages de la revue, on retrouve un grand nombre de collaboratrices qui s'affirment comme féministes : Louise Dupré, Suzanne Lamy, Louise Cotnoir, Monique Larue, plus tard Lori Saint-Martin. À partir de ce moment et au cours des années suivantes, le champ s'ouvre sur de nouvelles réalités; ce sont aussi les années qui verront fleurir le postmodernisme, dont une des valeurs primordiales est l'hétérogénéité.

Cette ouverture sera de toute évidence favorable aux femmes et à leurs écrits. Mais voilà, être reçue et reconnue est une chose, avoir le pouvoir de reconnaître et de légitimer en est une autre. Aussi les femmes investissent peu à peu le monde du livre. Entretemps, deux maisons féministes ont été fondées : La Pleine Lune, en 1975 – qui délaissera peu à peu ce créneau à compter de 1992 –, et Les éditions du remue-ménage, en 1976. Avec la critique, la mise en place de maisons d'édition féministes contribue à faire augmenter la valeur des textes écrits par des femmes. Ils sont maintenant attendus, voire recherchés : un lectorat s'est constitué. Hors du créneau féministe spécialisé, de plus en plus de femmes s'invitent dans les maisons d'édition et dans différentes instances du champ, le « mixisant », changeant ainsi le paysage à mesure qu'elles conquièrent le pouvoir suffisant pour en infléchir les valeurs, soit à mesure qu'elles se font plus

nombreuses au sein des organisations : la parole a plus de poids lorsqu'elle est partagée par plusieurs.

Cela ne veut pas dire que tout est gagné. On pourrait évoquer la difficile réception, au tournant des années 2000, des textes autofictionnels des femmes en ne prenant pour exemple que Nelly Arcan. Dans les nombreuses entrevues qu'elle a accordées, il semblait plus intéressant, pour les critiques, de parler d'elle plutôt que de son écriture, même si elle-même n'avait cessé de recentrer son discours sur celle-ci. Il est vrai que la sexualité est au cœur de ses écrits, ce qui, en soi, dérange, mais plus encore : ce qu'elle raconte déconstruit le récit phallocentré sur lequel reposent les scénarios sexuels dominants. Écrire la sexualité, c'était, pour les femmes autofictionnaires, une façon de se la réapproprier, après qu'elle eut fait l'objet de tant de fantasmes masculins ; une façon d'affirmer leur subjectivité.

Ces dernières années, où paraissent des œuvres mettant en scène des personnes homosexuelles, bisexuelles, pansexuelles, trans*, écrites par autant d'auteurs et d'autrices provenant souvent elleux-mêmes de ces « communautés », c'est par l'avènement du queer que le paysage change. Si les femmes ont proposé de nouvelles façons d'être un homme ou une femme, le queer suggère qu'on puisse refuser de devenir l'un ou l'autre ; qu'on puisse s'inventer hors des normes. Il se pourrait bien que le spectacle dérouté ceux et celles qui observent toujours la scène avec les lunettes hétéronormatives du passé, voire qu'il leur répugne d'avoir à apprendre un nouveau vocabulaire, celui qui se terre dans le sigle LGBTQIA+... c'est si compliqué, l'alphabet.

Petites résistances persistantes

C'est une plate évidence que d'affirmer que le monde a évolué depuis 1959. Mais d'entre tous les bouleversements, ce qui a le plus bougé peut-être, c'est le regard porté sur les femmes. Pour cela, il a fallu qu'elles parlent, qu'elles écrivent, qu'elles expriment leur version du monde, s'avançant d'abord timidement sur une scène où elles savaient qu'elles n'étaient ni attendues ni entendues. Le climat s'est adouci ; le discrédit quasi systématique, la disqualification hargneuse ne se font plus entendre. Cela ne veut pas dire que le temps soit toujours au beau fixe et qu'on ne leur fasse pas sentir, à quelques occasions, leur *différence*.

Dans un entretien au *Monde* en 2006, David Homel qualifie la littérature québécoise de « tranquille » et attribue cette fadeur au fait que la majorité des lecteurs, qui commandent l'horizon d'attente, sont des lectrices. Il reprend là pour le journal français ce qu'il avait déjà servi ici, dans *La Presse*, en 2001 : « La littérature féminine a le haut du pavé depuis quelque temps [...]. C'est une question de démographie, et non pas de qualité littéraire [je souligne]. Qui achète les livres ? Et qui les lit ? Oui, les femmes. » En 2017, dans *Le Devoir*, le critique littéraire Christian Desmeules évoque « le mystère féminin ». On ne croyait pas qu'une telle chose soit encore possible. À coup sûr, les lectrices se demandent encore de quel mystère il est question. Mais passons. Plus récemment – et de façon plus étonnante –, Mathieu Bélisle, dans un numéro de la revue *L'Inconvénient* posant la question « L'art doit-il être moral ? », fait écho aux propos de Basile de 1975. À propos de sa lecture de *L'événement* d'Annie Ernaux, il formule cet aveu : « Très franchement, et je ne sais pas si je

dois avoir honte de le dire, j'avais l'impression de m'avancer [...] sur un terrain qui ne m'appartenait pas, d'aborder un sujet que je ne comprenais pas, ou plutôt : que je ne pouvais pas comprendre de l'intérieur. » Il n'a certes pas à avoir honte, mais on se demande ce que ces hommes croient que les femmes « font » avec les œuvres écrites par des hommes. Elles se trouvent aussi sur un « terrain qui ne leur appartient pas » – encore que : ne foulons-nous pas le même sol ? Il ne s'agit par ailleurs que de lire non pas pour se métamorphoser en l'autre, mais bien pour s'en approcher. N'est-ce pas ce que l'on dit toujours à propos des potentialités de la littérature ?

✱

Les intuitions concernant le genre, exprimées par McLuhan et placées en exergue, se sont avérées : le genre n'est plus aussi étroitement lié au sexe assigné qu'il ne l'était. Cela n'est sûrement pas étranger à l'écriture des femmes, qui a contribué à transformer l'imaginaire. Un peu avant que McLuhan ne couche ces mots, Paule Saint-Onge écrivait : « Je souris à ma fille qui, avec ses cheveux courts et sa blouse de plaid retombant avec négligence sur ses "jeans" turquoise, avait en ce moment une allure d'androgynisme » (*Ce qu'il faut de regrets*, 1961), dessinant déjà un nouveau modèle.

Aujourd'hui, non seulement les femmes sont bien présentes dans le champ littéraire, mais elles y sont reconnues et ont investi toutes les sphères du monde du livre – éditrices, libraires, critiques littéraires, enseignantes, directrices de revue (dont *Liberté!*) –, bien que majoritaires au bas de l'échelle et minoritaires aux postes de pouvoir. Une recherche portant sur 25 maisons d'édition fondées entre les années 1995 et 2005 indique que les femmes occupent 34% des postes de direction (Tremblay, *Mixité et égalité dans le champ éditorial québécois*, 2014). Mixité n'est pas un parfait synonyme de parité.

Celle-ci n'est pas atteinte, et les femmes sont encore souvent considérées à travers le prisme du féminin – alors que leurs confrères semblent toujours appartenir à une caste universellement neutre. « Les deux sexes tendent désormais vers une humanité commune, tandis que disparaissent les distinctions artificielles imposées par la société », écrivait Marshall McLuhan. « Dans le changement que subirait les deux sexes, poursuivait-il, la plupart des hommes auront davantage de chemin à parcourir que la plupart des femmes pour s'adapter à la vie nouvelle. » Les femmes ont parcouru un grand chemin jusqu'ici. On se demande où en sont les hommes dans ce parcours : au début, au milieu... ou s'ils arrivent bientôt. ●

Isabelle Boisclair est professeure d'études littéraires et culturelles à l'Université de Sherbrooke. Ses recherches portent sur les représentations de l'identité de sexe / genre et de la sexualité dans les textes littéraires contemporains. Elle a récemment codirigé, en collaboration avec Karine Rosso, *Interpellation(s) : enjeux de l'écriture au « tu »* (Nota bene, 2018) et le collectif Nelly Arcan : *Trajectoires fulgurantes* (remue-ménage, 2017).